



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

DIMANCHE DE L'EXIL D'ADAM ET DU PARDON

Prière de saint Ephrem

Seigneur et maître de ma vie, éloigne de moi l'esprit d'oisiveté, d'abattement, de domination et de vaines paroles. (grande métanie)

Donne à Ton serviteur l'esprit de pureté, d'humilité, de patience et d'amour, (grande métanie)

Oui, Seigneur roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère, car Tu es béni pour les siècles des siècles. Amen. (grande métanie)

Ô Dieu, purifie-moi, pécheur.

(12 fois, avec petites métanies)

Kondakion, ton 6 Triode

Guide de la sagesse et Donateur de l'intelligence, /

Tu instruis les insensés et défends les pauvres ; /

Maître, affermis et rends sage mon cœur ; /

Parole du Père, accorde-moi la parole ; /

car je n'empêcherai pas mes lèvres de te clamer : //

Miséricordieux, aie pitié de moi qui suis déchu.

Prokimenon

Priez et rendez grâce / au Seigneur notre Dieu.

v. Dieu est connu en Judée, en Israël son Nom est grand. *Ps 75, 12 et 2*

Épître aux Romains

Ro XIII, 11-XIV, 4 Frères, le salut est désormais plus près de nous qu'au temps où nous avons cru. La nuit s'avance, le jour est proche. Laissons là les œuvres de ténèbres et revêtons les armes de lumière. Comme en plein jour, conduisons-nous avec dignité : point de ripailles ni d'orgies, pas de luxure ni de débauche, pas de querelles ni de jalousies. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ, et ne vous souciez pas de la chair pour en satisfaire les convoitises. Envers celui qui est faible dans la foi, soyez accueillants, sans vouloir discuter des opinions. Tel croit pouvoir manger de tout, tel autre n'a pas cette force et poursuit sa diète de végétarien. Que celui qui mange de tout ne méprise pas l'abstinent, et que l'abstinent ne juge pas celui qui mange de tout, puisque Dieu l'a reçu. Toi, qui es-tu pour juger le serviteur d'autrui ? Qu'il demeure ferme ou qu'il tombe, cela ne regarde que son



maître. D'ailleurs il restera ferme, car le Seigneur a le pouvoir de le soutenir.

Alléluia

v. Il est bon de rendre grâce au Seigneur, de chanter ton nom, Dieu très haut.
v. De publier au matin ton amour, ta fidélité au long des nuits. *Ps. 91, 1 et 2*

Évangile selon saint Mathieu Évangile du Pardon



Mt VI, 14-21 En ce temps-là, le Seigneur dit : « Si vous pardonnez leurs fautes aux hommes, votre Père céleste vous pardonnera à vous aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes.

Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites, qui se prennent une mine défaite, pour montrer aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-

toi le visage, afin de ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où les vers et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel où ni les vers ni la rouille ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent : car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur. »

Sur la réconciliation, le jeûne et la semaine pure

Le Seigneur exige, comme condition préalable à toute ascèse, le pardon mutuel des fautes, sous peine de se voir privé du pardon divin. Ce que le Seigneur réproche le plus dans le jeûne des Pharisiens, c'est l'hypocrisie et l'ostentation. Le jeûne, bon en lui-même, n'est vraiment agréable à Dieu que s'il est fait uniquement pour lui.

Pour plaire au Père, il faut le chercher dans le secret et n'attendre d'autre récompense que celle de lui être agréable.

L'Église qualifie de pure la première semaine du Carême qui suit le Dimanche du Pardon, et où les fidèles se purifient plus spécialement par la pratique d'un jeûne rigoureux et d'une prière plus assidue.

Aucune fête n'est célébrée du lundi au vendredi. Chaque année, les fêtes qui tomberaient ces jours-là, – la Sainte Rencontre (2 février) exceptée, – sont renvoyées au dimanche précédent ou au samedi suivant.

Le Carême est une époque d'où émergent très peu de fêtes hormis la fête de la première Invention du Chef de saint Jean-Baptiste (24 février), la fête des 40 Martyrs de Sébaste (9 mars), la fête de l'Annonciation (25 mars) et la fête du titulaire de l'église.

Les quatre premiers jours de cette semaine, on récite pendant les Grandes Complies le Grand Canon Pénitentiel de saint André de Crète.

Homélie du Père René Dorenlot pour le Dimanche du Pardon 2002

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce dimanche, dès la célébration des Vêpres qui vont suivre, débute le Grand Carême. Un carême qui doit nous faire suivre progressivement le Christ dans ses Saintes Souffrances, jusqu'à la mort sur la Croix et la Résurrection glorieuse de Pâques. C'est dire combien ce dimanche est solennel.

Jésus n'avait aucun péché personnel, dit saint Paul, mais Dieu l'a fait péché pour nous et pour notre salut. La nuit, les ténèbres et la mort générées par nos péchés ont pénétré la nature humaine du Fils de Dieu. À cause de nous et de nos péchés, Dieu, dans l'humanité du Christ, a été sali, humilié et blessé jusqu'à la mort. Jésus a connu sur la Croix, à cause de nos fautes, l'horreur du péché et de la mort, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus étranger, opposé et contraire à sa divinité. L'énormité du péché du monde et de nos propres péchés s'est emparée de Jésus jusqu'à Le mener à la Croix, jusqu'aux portes du néant prêt à saisir Celui qui est l'Être et la vie mêmes.

C'est pourtant sur la Croix, de la Croix que Jésus adresse à son Père cette ultime supplication pour nous : « Père, pardonne-leur... » Jésus est venu sur terre pour revêtir tous les péchés de notre nature, les porter en oblation à son Père et Le prier de nous les pardonner, s'offrant Lui-même à la mort comme prix de notre pardon. Nous sommes tellement complices et prisonniers de nos péchés que Jésus ajoute : « Pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Jésus se révèle notre Sauveur ici-bas et notre avocat devant Dieu. « Si nous venons à pécher, dit saint Jean, Jésus est comme un avocat auprès du Père, [...] non seulement pour nous, mais pour le monde entier. » Jésus est mort pour que son Père nous pardonne. Ressuscité, Il ne cesse d'intercéder encore pour nous auprès du Père. Voici la justice de Dieu pour nous : le Père pardonne à tous à cause de l'amour qu'Il nous porte à travers le sacrifice accompli par son Fils.

Pourtant Jésus a mis une condition à notre salut : que nous nous pardonniions les uns les autres réciproquement toutes nos fautes. « Si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos fautes. » Et Jésus nous demande de prier son Père en disant : « Notre Père [...] pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Tant qu'il s'agissait de Lui-même, Jésus demandait notre pardon à son Père, parce que nous ne savons ni ne comprenons ce que nous faisons. Nous ne comprenons ni la réalité de la Personne de Jésus, ni ce qu'aura été en profondeur son œuvre pour nous et pour le monde. Jésus pardonne les offenses que nous Lui faisons, comme à tous ceux qui L'ont insulté et L'insultent toujours, à ceux qui L'ont trahi et Le trahissent toujours. Sur la Croix Jésus pardonnait ainsi à tous, prêtres, pharisiens, soldats, à la foule, aux disciples même qui L'abandonnaient et jusqu'aux brigands qui L'insultaient. Cela, Jésus l'a pris et continue de le prendre totalement sur Lui. Il pardonne à tous, jusqu'à aujourd'hui toutes les offenses, toutes les blessures que nous ne cessons de Lui porter.

Mais tout change dès la moindre offense que nous faisons, même au plus petit de nos frères. Cela Jésus ne le pardonne pas, à moins de demander nous-mêmes préalablement pardon à tous ceux que nous offensoons ou avons déjà offensés. Nous demander mutuellement pardon est une exigence absolue. Ce n'est pas une attitude simplement morale. C'est la conséquence obligée de la grâce que Dieu nous fait en nous accordant



son pardon. Si nous refusons ou oublions de pardonner aux autres, Dieu ne nous remettra pas nos propres fautes. C'est le sens de la parabole du serviteur impitoyable qui refuse de remettre à son camarade une dette infime, alors que son maître vient de lui remettre la sienne autrement énorme. « Serviteur méchant, dit le maître, ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon comme moi j'ai eu pitié de toi ? » Et dans son courroux le maître le livre aux bourreaux jusqu'à ce qu'il rembourse tout son dû. Jésus prononce cette parabole en réponse à une question de Pierre : « Seigneur, combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrai-je lui pardonner ? Irai-je jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répond : « Je ne te dis pas sept fois mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » C'est-à-dire toujours. Saint Jean écrit pareillement : « Si nous nous aimons tous les uns les autres, Dieu demeure en nous ; en nous son amour est accompli. » Par contre, « Celui qui dit "J'aime Dieu", et déteste son frère est un menteur. » Mais « Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous. » Jésus et son Père viennent faire leur demeure en nous.

Ainsi Dieu pardonne, Dieu nous pardonne en Jésus-Christ, à cause de Jésus-Christ. Mais à la condition préalable de nous pardonner nous-mêmes les uns les autres auparavant. Ce n'est pas facile, mais c'est une condition dirimante. Si elle n'est pas respectée, le Père non plus ne pourra nous pardonner.

En avons-nous réellement conscience ? Ne vivons-nous pas avec le sentiment que rien n'est vraiment grave, que le temps efface tout et puis, qu'il y a eu déjà tellement pire. Et qu'enfin Dieu ne peut que pardonner. C'est avec des propos aussi faux que le monde se retrouve aujourd'hui comme aux pires moments de l'Histoire. Reste à espérer que Dieu s'en satisfait. L'Évangile dit tout le contraire.

Alors nous, en ce Carême, pour ce Carême, faisons enfin l'effort de nous pardonner en vérité. Surmontons cette faiblesse, ce penchant à nous excuser nous-mêmes toujours et de tout. Regardons-nous en face, refusons à notre visage d'être un masque trompeur, à nos paroles un langage hypocrite. Ayons le courage de nos paroles et de nos actes. Si nous avons offensé quiconque en quelque manière, sachons le reconnaître devant lui et demander son pardon. Après quoi nous pourrions demander pour nous-mêmes le pardon libérateur de Dieu. C'est la seule façon de pouvoir entrer dans ce Carême dans la paix et la joie. C'est aussi la seule manière de pouvoir approcher du saint Corps et du saint Sang du Christ. Se pardonner n'est pas seulement nous libérer de nos dettes morales et spirituelles. C'est recouvrer en nous-mêmes une liberté nouvelle.

C'est porter sur les autres et sur nous-mêmes un regard neuf. C'est retrouver le chemin perdu du cœur du prochain. Par là, c'est renouer avec notre vocation véritable de partage et de communion. C'est justifier pleinement notre présence autour de la table eucharistique. Nous ne sommes pas des pécheurs isolés les uns des autres, bien que chaque péché nous isole en notre propre "Moi". Nous sommes appelés à être une communauté en Christ. Mais l'absence de pardon réciproque nous isole les uns des autres et détruit la communauté Alors que le pardon détruit le péché et rétablit la communauté dans son unité.

Il faut ici réitérer la nécessité absolue de la confession. Le moment privilégié de se reconnaître pécheur et d'implorer de Dieu son pardon renouvelle en chacun de nous le don baptismal de l'Esprit. Tout ce Carême doit être pour nous tous un renouveau de la grâce baptismale, le rétablissement de notre communion avec le Seigneur et avec nos frères et la joie de réparer par le repentir les déchirures que nous ne cessons de faire à la tunique sans couture du Christ. Dès lors nous pourrions entendre, quand nous échangerons tout à l'heure nos pardons réciproques, s'élever en contrepoint les accents du Canon de Pâques, prémices de notre salut. Amen.

Homélie du P. Boris Bobrinskoy 1982
Dimanche de l'Exil d'Adam et du Pardon
(Ro XIII, 11-XIV, 4 ; Mt VI, 14-21)

Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit

Mes amis nous voici à présent au seuil de ce grand carême. Nous entrons dans une période tout à fait unique, si belle, si riche, et si nécessaire que l'Église l'a conçue et instituée pour notre bien à tous.

Ce grand carême commence aujourd'hui par ce dimanche que nous appelons le « *dimanche du pardon* », au cours duquel nous faisons plus particulièrement mémoire du premier couple, Adam et Ève. Dans les chants que nous allons entendre aujourd'hui, nous nous souvenons des chants, des pleurs et des lamentations d'Adam.

Je voudrais aujourd'hui m'arrêter sur cette figure symbolique, on peut dire archétypale, de celui qui porte en lui-même toute l'humanité. En hébreu, le mot « *Adam* » signifie en effet « *homme* ». Ainsi en hébreu dans la Bible, Adam désigne d'une part le premier homme, c'est-à-dire l'ancêtre de toute l'humanité, créé par Dieu à son image et à sa ressemblance, mais d'autre part, Adam désigne aussi l'humanité tout entière.

Mais lorsque l'Église nous parle d'Adam, elle nous en parle en termes nouveaux par rapport à la tradition hébraïque de l'Ancien Testament. Certes, l'Ancien Testament nous offre un récit de la Création, puis nous parle des commandements qu'Adam a reçus de cultiver la terre, de vivre dans l'obéissance... Il nous raconte qu'Adam vivait au Paradis. Mais ensuite nous trouvons très vite – je dirais presque aussitôt, mais ça ne veut rien dire – l'épisode de la tentation, et c'est déjà la désobéissance, la chute et enfin, toujours au Paradis, l'absence de repentir de la part d'Adam. À partir de là, c'est l'expulsion du Paradis, l'Ancien Testament nous informe qu'il a eu des enfants Caïn, Abel, et puis Seth et qu'Adam mourut à un âge très avancé. C'est tout ce que la Bible hébraïque nous dit de lui.

Il y a bien sûr ailleurs dans la Bible, des passages que nous pouvons interpréter pour y discerner des traits dans lesquels nous retrouvons comme Adam réincarné. Au-delà de ces récits, l'Église possède ce que j'appellerais une oreille intérieure qui nous aide à en percevoir davantage au point de nous faire dépasser la révélation vétérotestamentaire.

Par l'Esprit Saint, l'Église appréhende, approfondit et dévoile le mystère, elle prend conscience du chemin d'Adam après son expulsion du Paradis. Et l'Église nous parle de lui notamment dans les chants liturgiques. Comme par exemple ce chant que nous avons entendu hier et que vous entendrez peut-être aujourd'hui. Par une vénérable et antique tradition, l'Église nous parle également d'Adam dans les chants, poèmes et méditations que transmettent et renouvellent pour nous les Pères de l'Église. Je songe en particulier à l'un de ceux qui nous est le plus proche, le saint starets Silouane qui a composé un magnifique poème consacré précisément aux lamentations d'Adam.

De même, l'Église par son oreille intérieure peut connaître les pleurs et la souffrance de la vierge Marie auprès de la Croix. C'est un des grands thèmes non seulement de la semaine sainte mais encore de toute la liturgie orthodoxe. C'est ainsi que dans une sorte de profonde consonance avec la Mère de Dieu, l'Église entend, transmet et, dirais-je, répercute sa souffrance au pied de la Croix et nous fait entendre la réponse de Jésus qui lui dira : « *Ne pleure pas, ô Mère !* »

Comme je l'ai dit, l'Église possède donc cette oreille intérieure qui la rend capable d'entendre au-delà du temps et de l'espace, de se placer au côté d'Adam pour entendre



son soupir et sa tristesse, pour partager aussi sa nostalgie du Paradis perdu.

Eh bien aujourd'hui, voici pour nous le temps de cette écoute mystérieuse, intime, d'Adam, de ses pleurs, de ses lamentations et de sa repentance. À l'écoute de sa repentance, parce que si nous sommes aujourd'hui dans le temps du pardon, cela signifie que le pardon de Dieu doit se déployer et s'étendre à toute l'humanité. Tant qu'Adam n'a pas été atteint, tant que nous ne connaissons ni les pleurs d'Adam, ni la réponse du Seigneur, alors cela signifie que tout n'est pas terminé.

C'est ainsi que pendant les stances qui débute les matines du Samedi saint du vendredi soir, une parole nous est lue : « *Le Seigneur est venu sur terre pour chercher Adam, pour sauver Adam. Ne l'ayant pas trouvé sur terre, il est descendu jusqu'aux enfers* ».

« *Jusqu'aux enfers* », c'est en particulier, l'icône de la Résurrection, de la Descente du Seigneur aux enfers, qui nous apprend que Jésus le crucifié et le ressuscitant – car ici non seulement le ressuscité, mais aussi le ressuscitant, celui qui est en chemin vers la résurrection, en marche depuis les profondeurs de la terre – prend par la main Adam et Ève et les ramène, non pas simplement vers la terre, mais aussi vers le nouveau Paradis, le Royaume de Dieu.

Pour saisir ce que pouvait ressentir Adam, pour connaître le fond, le creux, l'intensité de la souffrance d'Adam, il faut aussi se souvenir de ce qu'il était au Paradis.

Chez le prophète Ézéchiel, nous trouvons une parole étonnante. C'est une parole qui peut certes s'appliquer aussi à Satan lui-même, car il était lui aussi un modèle de perfection vis-à-vis des anges auprès de Dieu, mais c'est une parole qui s'applique très bien à l'homme, à l'Adam : « *Tu étais un modèle de perfection – lisons-nous au chapitre XXVIII du livre du prophète Ézéchiel – tu étais plein de sagesse, tu étais merveilleux de beauté, tu étais en Éden, au jardin de Dieu, toutes sortes de pierres précieuses formaient ton manteau : sardoine, topaze, diamant, chrysolite etc... Tout cela fut préparé au jour de ta création. Tu étais sur la sainte montagne de Dieu, ta conduite fut exemplaire depuis le jour de ta création.* »

En rappelant le psaume VIII, nous pouvons dire encore : « *Qu'est donc le mortel que tu t'en souviennes ? À peine le fis-tu moindre qu'un Dieu, tu le couronnas de gloire et de beauté.* » Qu'est-il besoin de rajouter ? Adam était couronné de gloire et de beauté.

Comme le soulignait au XIV^e siècle, le Père de l'Église saint Grégoire Palamas, Adam n'était pas venu au Paradis, il était couvert, il était revêtu de la gloire divine et de la lumière de Dieu. Et de tout cela, Adam se souviendra : « *Quand je sens ta beauté, je me consume, me souvenant combien je me réjouissais du parfum des fleurs.* »

Cela montre combien sa souffrance était profonde. Il était en face des délices perdus du Paradis et se lamentait. Non seulement Adam lui-même se lamente, mais la création tout entière se lamente avec lui, le Paradis lui-même se lamente : « *Paradis, dit l'Église, souffre avec le Créateur attendri ! Par la voix de tes feuilles, prie-le de ne pas te fermer ! Incline tes arbres vivants, Paradis, et prosterne-toi devant Celui qui te garde, pour demeurer ouvert à celui qui appelle : 'Compatissant, aie pitié de moi qui suis tombé !'* »

Nous pourrions continuer cette évocation que nous trouvons en particulier dans les *Hymnes du Paradis* chez saint Ephrem le Syrien. Les syriens étaient en effet très sensibles à cette beauté du Paradis, à cet arôme du Paradis, à cette bonne odeur que reflète l'Église dans sa vie, dans sa symbolique, dans son encens, dans sa beauté, et dans son icône.

Et c'est ainsi que, pour continuer le prophète Ézéchiel, « *ta conduite fut exemplaire depuis le jour de ta création jusqu'à ce que fut trouvée en toi l'injustice.* » L'injustice profonde signifie le désordre, la désobéissance et par conséquent l'orgueil : « *Ton cœur*

s'est enorgueilli à cause de ta beauté. » Oui, on peut considérer l'orgueil comme la mère de tous les péchés, et c'est ce mouvement intérieur auquel Adam a cédé à cause de la supercherie, de la tromperie, de la ruse du serpent.

Or, nous savons bien qu'Adam tout d'abord nous ne se repentit pas. Lorsque Dieu lui demanda des comptes, Adam renvoya la faute sur Ève, puis Ève sur le serpent. C'est donc en face du serpent que Dieu promit : *« J'enverrai un rédempteur et la semence de la femme t'écrasera la tête. »*

Désormais, Adam est expulsé du Paradis dont un ange au glaive de feu garde l'entrée. On scrute souvent les noms des fleuves de l'Éden pour savoir où serait ce Paradis. On ne le trouve pas, car ce Paradis est une réalité intérieure. C'est une réalité cachée dont la porte est désormais fermée, sauf peut-être pour quelqu'un qui entendra le Christ sur sa Croix lui dire : *« Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis »*.

Et c'est ainsi que l'Église nous convie à nous joindre à Adam et à nous souvenir que le pardon de Dieu n'a pas de limite. Les saints comme saint Silouane prient pour que toute l'humanité sans exception soit sauvée, à tel point que l'on ne peut pas considérer comme complète la jouissance et la béatitude des saints, s'ils savent qu'un seul est encore dans les tourments, à l'écart de la grâce de Dieu. Mais tout cela reste un grand mystère devant lequel nous ne pouvons que prier. Rappelons-nous surtout que puisque le Seigneur est descendu aux enfers et il en a brisé les portes, l'Enfer existe sans doute, mais qu'il n'a plus de porte. Par conséquent, au-delà de ce mystère que nous ne pouvons pas cerner et que nous ne devons pas dogmatiser, il nous faut surtout être attentif à garder ouvertes ces portes de l'Enfer. Il s'agit en réalité, dirais-je, de tenir ouvertes plus particulièrement les portes de la miséricorde divine afin que nous puissions y pénétrer.

Tout cela pour vous dire qu'à présent nous sommes avec Adam, avec toute l'Église, en face du Seigneur, et nous allons simplement pénétrer dans ce grand carême, demander pardon au Seigneur et nous joindre aux paroles d'Adam. C'est ainsi que l'Église nous enseigne que par la grâce et la puissance de la Résurrection du Christ, Adam aussi et tous ses enfants peuvent avoir accès au Royaume de Dieu. Amen

À lire sur le jeûne et le grand carême orthodoxe

<https://eglise-orthodoxe-nantes.fr/jeune-et-careme-orthodoxes/>

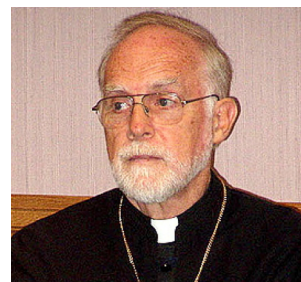
Homélie du P. Jean Breck Dimanche du Pardon 2022

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos fautes. »

Ces paroles constituent à la fois une promesse et un défi, presque une menace. Jésus les a prononcées dans le contexte de son Sermon sur la Montagne, tel que saint Matthieu nous l'a transmis. Jésus venait d'offrir à la foule qui le suivait de précieux enseignements sur la vie spirituelle : comment faire l'aumône et comment prier, afin d'être plus fidèle à Dieu que les Pharisiens. Il continuera en parlant du jeûne, de la tentation de juger notre prochain, et des soucis de cette vie, auxquels Dieu répondra avec une abondance de soutien, de consolation et d'amour.

Voilà le contexte dans lequel nous est livrée la parole sur le pardon d'autrui, ceux qui d'une manière ou d'une autre nous ont offensés, blessé ou autrement fait du mal. Et il nous est demandé dans tous les cas, sans exception, de leur accorder notre pardon. C'est



précisément sur le fondement de notre pardon aux autres que Dieu à son tour nous pardonnera.

Juste avant de lancer ce défi, Jésus a encouragé ces disciples à prier en termes du Notre Père. Un élément essentiel de cette prière est la pétition « *Pardonne-nous nos offenses* », suivie de la qualification, normalement traduit, « *comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensé* ». Cette façon de rendre la qualification a tendance à obscurcir la portée de la phrase. Plus juste serait de la traduire, « *comme nous avons déjà pardonné à ceux qui nous ont fait du tort* », ceux qui dans le passé nous ont blessé ou fait du mal. Le petit mot « déjà » exprime le vrai sens de ce commandement. Car le pardon de Dieu dépend de notre disposition, de notre intention, voire de notre désir d'accorder à une autre personne le même pardon, la même compassion, que nous espérons recevoir de la part de notre Père céleste.

Pourtant, cela ne signifie nullement que nos gestes de pardon sont un prix à payer pour obtenir le pardon de Dieu. Le pardon ne s'achète pas. Il n'est pas « mérité » par nos gestes ou par un changement d'attitude de notre part. Le pardon que Dieu nous accorde est entièrement gratuit, et Dieu attend que notre pardon soit de même.

Mais à qui faut-il pardonner, et quelle forme ce pardon prendra-t-il ? En fait, il nous est demandé de pardonner à tous ceux qui nous ont blessé ou offensé d'une manière ou d'une autre, dans le corps, dans l'âme ou dans l'esprit. À tous ceux qui suscitent en nous une réponse ou un sentiment de jalousie, de colère ou de dégoût, nous sommes appelés à accorder le pardon, y compris à la personne la plus embêtante que nous connaissions...

Car le pardon ne consiste pas en un simple changement d'attitude. Il s'agit d'un changement du cœur, ce qui présuppose une transformation radicale de notre vision de l'autre et de notre disposition à son égard. Puis, une telle transformation exige que nous percevions dans l'autre l'image de Dieu, image de beauté ineffable propre à chaque être humain, même si, quelle qu'en soit la raison, nous le considérons comme minable, détestable, ou tout simplement désagréable.

Cela veut dire que le vrai pardon est une énergie spirituelle, un don de grâce par lequel Dieu réalise son propre pardon à travers nous. Tout comme l'amour, le pardon définit en quelque sorte la nature même de Dieu. Il a son origine en Lui. Voilà la raison pour laquelle le pardon est capable de guérir et l'autre et nous-même. « *Dieu est amour* », nous dit saint Jean, mais Il est aussi la source et l'inspiration de tout véritable acte de pardon.

Pour le chrétien, offrir notre pardon à une autre personne, c'est d'abord demander à Dieu son pardon pour nous-mêmes. C'est reconnaître le fait que « *le Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier* », pour reprendre les paroles de l'apôtre Paul. Si je ne commence pas l'acte de pardon par la conviction que « *moi, je suis le premier des pécheurs* », tout geste de pardon que j'accorde à autrui n'est qu'hypocrisie.

Le pardon d'autrui et la réconciliation cherchée avec lui n'est pas la seule forme que le pardon doit prendre. Il est important que nous nous pardonnions aussi à nous-mêmes. Souvent nous portons en nous un fardeau de culpabilité ou de honte puisque nous refusons de nous pardonner nos propres erreurs. Un mot sot ou une action inepte, et nous nous trouvons suffoqués de gêne. Nous blessons notre conjoint ou un vieil ami, la relation avec la personne est mise en danger, et notre tendance est de nous justifier plutôt que de nous réconcilier avec elle, puisque c'est embarrassant d'admettre notre faute. Néanmoins, pour que l'injure soit guérie, il faut la reconnaître, la confesser et la lâcher une fois pour toutes. Nous avons bel et bien des raisons pour nous critiquer et nous corriger. Mais refuser de nous pardonner à nous-mêmes et de tout remettre entre

les mains de Dieu, c'est nous tenir prisonnier de nos fautes. C'est refuser d'accepter la liberté que Dieu seul peut nous offrir, Lui qui seul est la source de tout pardon et de toute réconciliation entre ses enfants.

Aujourd'hui la plupart de nos paroisses et communautés monastiques pratique un rituel millénaire de pardon mutuel. À la fin de l'office des Vêpres, tout le monde s'avance vers le sanctuaire et vénère l'icône de la fête. Puis, chacun, l'un après l'autre, fait une grande métanie devant le prêtre et lui dit : « *Pardonne-moi, mon Père, et prie pour moi* ». Et le prêtre répond, « *Que Dieu te pardonne. Prie pour moi !* ». Le geste se poursuit, jusqu'à ce que chacun ait demandé à tous les autres : « *Pardonne-moi ; que Dieu te pardonne !* »

Certaines personnes se trouvent gênées par ce rituel. « *Pourquoi, se demandent-ils, est-ce que je dois offrir un mot de pardon à ceux que je ne connais guère ?* » Car en effet il arrive souvent que nous nous trouvions avec d'autres personnes qui nous sont quasiment inconnues. Nous les côtoyons, sans connaître leur nom, sans avoir la possibilité de les offenser ou d'être offensé par eux. Quel sens a un geste de pardon quand, pour autant que nous sachions, il n'y a rien à pardonner ?

La réponse en est simple et devrait être évidente. Tous ceux qui sont baptisés forment une communauté de foi et de vie. Par notre vie en Christ, nous sommes unis les uns aux autres par des liens de foi et d'amour qui font de nous un seul corps, une nouvelle création fondée sur l'amour et sur la prière commune. Peut-être que je ne sais pas le nom de la personne qui prie à côté de moi. Néanmoins, cette personne est mon frère ou ma sœur, un enfant de Dieu pour qui le Christ a sacrifié sa vie. Comme moi-même, elle porte en elle tout le poids de ses péchés, toute la douleur de ses manquements et de ses fautes. Comme moi elle a besoin de pardonner et d'être pardonnée. Ce rituel a donc une immense importance. Car c'est par nous que la personne peut entendre la voix de Dieu, qui lui assure que « *tes iniquités sont enlevées, tes péchés sont pardonnés !* ».

Amen.

**Homélie du P. Placide Deseille
pour le Dimanche de la Tyrophagie 2003
Dimanche du Pardon**



Dans ce passage de l'évangile qui vient d'être lu, le Seigneur nous recommande d'abord le pardon, l'oubli des offenses, l'absence de rancune à l'égard de qui peut, d'une manière ou d'une autre, nous avoir offensés, ou que nous croyons nous avoir offensés. Le Seigneur dira ailleurs dans l'évangile qu'avant d'offrir un don à l'autel, il faut d'abord se réconcilier avec son frère.

Et avant d'entrer dans le carême qui est bien une offrande que nous faisons au Seigneur, il faut insister sur cette nécessité du pardon, sur cette importance fondamentale du pardon des offenses dans notre vie chrétienne. Certes, ce n'est pas seulement une fois dans l'année qu'il faut pardonner. Tous les soirs, à la fin de l'office des complies, nous avons un rite simplifié de pardon dont l'office du Pardon de ce dimanche n'est que la solennisation. Oui, chaque jour nous devons pardonner les offenses pour que le Seigneur nous pardonne les nôtres. Chaque fois que nous récitons le Notre Père, nous disons : « Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs ». Oui, le pardon est vraiment une des premières conditions pour entrer dans le carême d'une façon fructueuse pour nos âmes. Et cela nous demande un examen de conscience pour que nous ayons une claire connaissance des recoins de notre cœur, des restes de rancune à l'égard de tel ou tel, qui

nous a, d'une manière ou d'une autre, heurté, déçu. Oui, il faut rentrer dans notre cœur pour retrouver et exterminer toutes ces traces de rancune ou d'absence de pardon qui s'y cachent.

Le Seigneur, ensuite, nous parle du jeûne. Le jeûne, au premier abord, peut sembler l'essentiel du carême. Non, ce n'est pas l'essentiel. Car le jeûne n'a pas d'autre rôle, comme le disait l'un des pères du désert, que de rendre notre âme humble.

Un certain affaiblissement corporel est une manière d'entrer de tout notre être dans l'humilité, de devenir plus conscients que nous ne pouvons pas compter sur nos propres forces, mais vraiment, dans une démission de nous-même, nous remettre entre les mains de Dieu, conscients de notre pauvreté d'âme, de notre faiblesse, de notre péché. Et le jeûne a pour rôle justement de nous faire sentir cette faiblesse qui est la nôtre. Et c'est pourquoi les pères nous disent toujours que si nous sommes malades, si nous sommes affaiblis, le jeûne n'est plus nécessaire parce qu'autre chose nous permet de rester dans cette humilité.

Oui, quand on est resplendissant de force et de santé, presque inévitablement, il y a un certain orgueil qui se déploie en nous. Mais au contraire, quand, soit à cause du jeûne, soit en raison de la maladie, soit par un affaiblissement de notre force physique dû à l'âge, nous ne pouvons plus compter sur nous-même de la même manière, il est plus facile d'entrer dans l'humilité, dans cette disposition fondamentale qui est, comme le disaient les pères, non pas un mets du festin, mais le condiment qui donne de la saveur à tous les mets. C'est-à-dire que sans l'humilité, aucune de nos œuvres spirituelles n'a de valeur. C'est l'humilité du cœur, l'humilité profonde qui leur donne leur vérité, qui leur donne leur force.

À propos du jeûne, le Seigneur nous dit qu'il faut non pas jeûner d'une façon ostentatoire, mais jeûner dans le secret. Et ceci vaut pour toute notre vie spirituelle. Il ne s'agit pas de se soucier du regard des autres sur nous, mais simplement de vivre sous le seul regard de Dieu. Et là encore, un examen de conscience nous est nécessaire. Est-ce que vraiment, dans notre vie spirituelle, dans notre vie quotidienne, nous avons ce souci de vivre sous le seul regard de Dieu et non pas sous le regard des autres, ou ne sommes-nous pas, d'une manière ou d'une autre, dépendants, tributaires du regard d'autrui? Un Apophtegme, qui comporte une part d'humour, comme c'est souvent le cas de ces récits qui concernent certains pères du désert, nous raconte ceci : Un jour, un jeune moine vient trouver son père spirituel peu de temps après son entrée dans la vie monastique et lui dit qu'il est déconcerté parce que quand il était dans le monde, il jeûnait beaucoup, il priait beaucoup, il était très fervent ; et puis, se retrouvant dans le désert, il n'arrive plus à jeûner, il n'arrive plus à prier. Et son père spirituel lui dit: « Quand tu étais dans le monde, il t'était facile de jeûner, il t'était facile de prier, parce que tu étais sous le regard des autres, et inconsciemment tu te nourrissais de vaine gloire. Ici, au désert, tu n'as plus personne pour te regarder, tu n'as plus personne pour te louer, pour admirer ta vie spirituelle, et c'est pour cela que tu manques d'élan, que tu manques de zèle. Mieux vaut ne rien faire et être humble que se nourrir de vaine gloire », Et on peut aussi penser que si le Seigneur nous recommande d'avoir un air joyeux quand nous jeûnons, c'est parce que, comme le dit un autre texte de l'Écriture: « Dieu aime celui qui donne avec joie ». Il ne faut pas que notre jeûne de carême, que notre effort de carême soit ressenti par nous comme quelque chose de pesant, de lourd, de difficile à porter. Au contraire, il faut que nous ayons un enthousiasme spirituel en entrant dans le carême parce que nous entrons – j'aime cette formule – dans le « printemps des âmes » qu'est le carême. Oui, il faut que nous ayons une joie printanière en entrant dans le carême, que nous sachions porter ce jeûne avec une certaine allégresse spirituelle. C'est à ce moment-là que notre jeûne sera

vraiment agréable à Dieu, si nous jeûnons sans chercher à nous faire plaindre ou admirer de quelque façon que ce soit.

Et puis, le Seigneur nous recommande aussi de nous faire un trésor dans le ciel, de ne pas accumuler des biens terrestres mais de nous faire un trésor dans le ciel. Dans le langage du Seigneur, dans le langage de l'évangile, cela veut dire de ne pas accumuler des biens terrestres mais de se faire un trésor par l'aumône, par le don de ce que nous possédons aux pauvres et à tous ceux qui en ont besoin. Et que c'est de cette manière qu'on se fait un trésor, qui n'est pas un trésor terrestre, mais un trésor dans le ciel. Oui, en faisant l'aumône, mais on peut dire aussi par toutes les façons de pratiquer la charité, par toutes les façons de nous donner aux autres, de nous décentrer de nous-même pour être vraiment disponibles, pour être ouverts aux autres, à leurs besoins, à leurs nécessités, à leurs souffrances. Cela fait partie aussi du carême, d'une façon essentielle. Si nous n'avons rien, le Seigneur ne nous demande pas de donner matériellement de l'argent, de nos biens terrestres; il nous demande ce don du cœur, cette attitude bienveillante, cette attitude où on se décentre de soi-même; de ne pas vivre dans une espèce de mauvaise tristesse, de repliement sur soi, mais d'être attentifs aux autres, d'être toute bienveillance, toute bonté, tout amour à l'égard des autres. Cela est possible à chacun. C'est tout cela que le Seigneur nous demande dans notre entrée dans le carême.

Dimanche prochain, nous célébrerons le dimanche de l'Orthodoxie. Ce n'est pas seulement une commémoration du rétablissement de la vénération des saintes icônes qui a eu lieu à la fin de la période iconoclaste, mais c'est, dans la pensée de l'Église, une sorte de protestation de notre foi, d'un rappel, d'un réveil de notre foi dans tous les aspects du dogme chrétien qui a été mis en valeur, précisément, par ce rétablissement du culte des saintes icônes, qui était comme une sorte de condensé de toute la foi chrétienne. Que cela nous rappelle aussi qu'en entrant en carême, il faut réveiller notre foi, il faut réveiller ce regard de notre cœur qui nous fait percevoir les choses de Dieu, qui nous fait percevoir ce que Dieu est pour nous, ce qu'il est dans notre vie, qu'il est vraiment notre Père, que le Christ nous accompagne comme un ami, comme un frère, en toutes choses, que le Saint-Esprit est ce consolateur qui nous reconforte intérieurement. C'est dans cette lumière de la foi que notre carême devra se passer. Je me souviens que l'un de nos frères qui était allé en Roumanie me disait en rentrant: « Là-bas, ils ont la foi, nous, en France, nous avons des idées religieuses ». Notre foi est souvent quelque chose de trop intellectuel, de trop cérébral. Il faudrait que notre foi soit quelque chose qui jaillisse beaucoup plus du fond de notre cœur, et qui engage toute notre vie!

C'est dans cette lumière de la foi qu'aussi bien notre pardon des offenses des autres, que notre jeûne, que notre prière – car la prière est aussi une chose importante dans notre carême – vont avoir tout leur sens, toute leur valeur et que notre carême marquera pour nous un véritable progrès spirituel. Car il faut que notre vie chrétienne soit toujours en progrès; si elle est stagnante, si au fil des années, rien ne change, si au fil des années, nous continuons seulement une sorte de ronron spirituel, si je puis dire, sans qu'il y ait vraiment un effort, sans qu'il y ait un enthousiasme, qui nous soutiennent, qui nous portent vers le Seigneur d'une façon toujours plus généreuse, toujours plus intense, eh bien, à ce moment-là, notre vie spirituelle n'est pas une vie.

Oui, que le carême dans lequel nous allons entrer nous aide à mieux réaliser tout cela. À la gloire du Père, dans la puissance du Saint-Esprit, pour que l'image du Christ resplendisse toujours davantage dans notre cœur et dans toute notre vie.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*
est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos